

INSTITUT  
FRANÇAIS

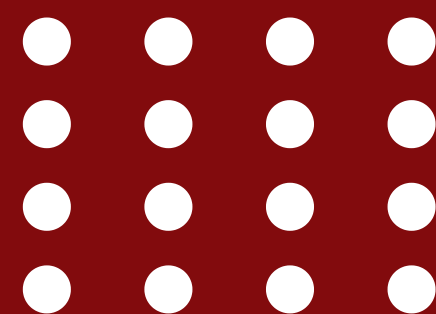
Egypte

BICENTENAIRE  
FLAUBERT



CONCOURS DE  
NOUVELLES

ORGANISÉ PAR  
L'INSTITUT FRANÇAIS  
D'ÉGYPTE AVEC LE  
SOUTIEN DE  
NORMANDIE LIVRE &  
LECTURE



# Chère Forêt

*« Les choses qui vous échappent ont plus d'importance que les choses que l'on possède » Somerset Maugham.*

*Souvenir, souvenir attend moi,  
Ici est une place vide de joie  
Souvenir, souvenir reste et attache  
Des traces qui effacent mon angoisse...*

Oui, ... nous vivons dans un monde où certains possèdent une deuxième chance de revenir après l'avoir quitté. De revivre après avoir poussé notre dernier souffle. On les nomme les « chanceux ». Ils sont des corps sans âme pendant vingt-quatre heures. À la vingt-cinquième, ils sont prononcés soit mort, soit survivant. On ne pouvait pas les catégoriser. Ce sont des gens indifférenciés des autres. Rien n'est biologiquement prouvé sur eux. Ce n'est ni génétique ni contaminant, ce sont des destinés extraordinaires. Le reste, les normaux, ce qui vivent pour la première et la dernière fois, sont souvent enviés. Comment peut-on vivre une seule fois et ne pas profiter de chaque seconde ? Une fois parti, on part pour toujours.

Elle savait. Elle appartenait aux « chanceux ». Lui aussi. Elle savait aussi que lui aussi faisait partie de ceux-là, parfaitement comme elle. Parfois elle lui parlait, posait des questions et imaginait des scénarios variés. Les deux s'étaient promis de partir ensemble, soit pour reprendre leur vie une deuxième fois, soit pour aller et ne jamais revenir...

Romane, une jeune fille âgée de dix-sept ans. Brune, avec une silhouette féminine et élégante. Elle aimait toujours porter de simples pièces de bijoux. La couleur d'or rosé complétait parfaitement son teint un peu bronzé. Un simple collier en or la rendait irrésistible. Valentin, était un jeune homme âgé de dix-huit ans. Brun, les yeux bleus profonds. Le genre de ceux qui vous envahissent lorsque vous les regardez. C'était une personne tranquille, qui ne parlait pas beaucoup. Il avait une allure plus robuste, qui pouvait intimider quelques-uns dans sa classe. Il était plus ou moins studieux. En opposition avec les autres garçons, il préférait la lecture des romans. La vérité de notre monde ne change pas grande chose dans notre façon de vivre. On ne passe pas chaque moment comme s'il était le dernier, ou peut-il l'être vraiment ?

Ils se connaissent très peu. Ils avaient quelques points communs, ce qui leur a donné la possibilité d'échanger quelques paroles de temps en temps. Mais cela ne les autorisait pas à approfondir leur connaissance mutuelle. Leurs conversations étaient limitées, seulement de rares mots exposés face à des sensations intenses dans une sorte des coulisses silencieuses. Il se sont un peu détachés depuis la rentrée de cette année. Sachant bien que les deux avaient l'un et l'autre à l'esprit, pendant toute l'été.

Bientôt, ils ne se parlent plus. Les mots se rétrécissent jour après jour. Entre eux, des regards criaient leurs passions, parlaient de leurs propres âmes. Ils se croisaient quotidiennement, n'ayant rien dit. Il voulait tellement. Il voulait tellement la prendre contre lui un jour en la croisant, l'enlacer et la serrer contre le mur, lui confesser, lui dire ce qu'il ressentait depuis un moment. Mais les mots ne sont jamais sortis. Chacun de l'intérieur, était un feu vif, qui ne s'éteint jamais. Petit à petit, ce feu devenait d'une atrocité intense qui les consommait tous les deux doucement. Si seulement elle pouvait parler. Si seulement il pouvait agir.

Ce fut un jour de forte chaleur. Ce qui accentua sa fatigue et son refus de prendre son petit déjeuner. Elle avait peur de rater son bus, elle avait un examen. Arrivée à l'école, la cloche sonna, c'était le moment de se mettre en rang, dans la cour de l'école, par classe, pour la cérémonie quotidienne : le salut au drapeau accompagné de l'hymne national. Le professeur de façon inattendue, lui demanda de se positionner au début du rang des élèves de sa classe. Ce fut le moment le

plus incroyable de la journée : elle eût à lui la chance de se rapprocher, d'être à proximité de sa classe. Il était parmi eux. Le premier de son rang. Il préférait se mettre devant pour éviter le bruit remontant vers l'arrière des rangées. Il préférait la morsure du soleil au bruit. L'hymne commença. Tout le monde se mit en position réglementaire. Elle, elle n'entendait rien. Un silence pur envahissait ses oreilles. Sa vue commença à se brouiller. Elle ne l'apercevrait que quand elle rouvrirait ses yeux pour le voir courant vers elle, la saisissant avant qu'elle ne tombe. Elle s'évanouit.

Elle était dans ses bras. Ce n'était plus le réel mais le songe d'un instant qui une fois les paupières ouvertes disparaîtraient, se transformerait en cendres. Elle ne se souvient guère comment il lui est apparu si familier. Elle a oublié qu'elle devait apprendre à le connaître et plutôt qu'elle devait se souvenir de lui. Elle se rappelait de chaque regard, de chaque sourire, de chaque chuchotement. Des images évoquant le souvenir d'un autre temps.

« Valentin, penses-tu que si je meurs, je reviendrai ?

- Oui, car si tu ne reviens pas, je partirai te chercher, ou je resterai avec toi là-bas. Si c'est moi qui meurs, je reviendrai pour toi. Je te le promets. ».

Quelques semaines plus tard, Romane lut un *email* envoyé par l'école, informant les élèves d'un petit congé décidé à la dernière minute. Il paraît qu'un incident tragique s'était déroulé. L'école a par la suite envoyé un message informant du décès de l'un de ses élèves... Valentin.

« La nuit commença à tomber, c'était déjà l'heure de partir depuis quelque temps. Cette fois-ci je suis restée plus longtemps que d'habitude, c'était l'horizon du coucher du soleil qui m'avait distraite. J'aimais bien cette forêt, je venais chaque jour depuis mon enfance, mais je n'ai n'avais jamais vue une telle chose. C'était la première fois que je voyais la forêt pendant la nuit. Elle était impressionnante, les passages entre les arbres déjà insondables sous la lumière du jour, semblaient abyssaux, la terre n'était plus visible, les passages ou ce que l'on en devinait, étaient profondément obscurs. J'ai commencé à avancer lentement et doucement, il était presque impossible de distinguer ce sur quoi je marchais. Peu à peu, le chemin a disparu, je ne savais plus où j'allais. On n'entendait plus rien, on ne voyait plus rien, on ne sentait plus rien. Tout était silencieux et calme. Un vent violent souffla de quelque part, quand soudain, j'entendis une musique. Ce type de musique m'était bien familier, c'était une musique des années cinquante.

A l'écoute de ces sons, les battements de mon cœur se sont ralentis, mon corps n'était rien qu'un poids lourd, ma vue s'est assombrie. Des mouvements autour de moi achevaient de troubler ma vue. C'étaient des formes qui bougeaient sans cesse, tournaient autour de moi, on pouvait imaginer qu'elles dansaient sur la musique. Un autre vent plus violent souleva. Je dansais à mon tour.

C'était irrésistible. J'avais la sensation d'être un papillon tourbillonnant dans les airs, voletant avec légèreté dans le vide, tout était merveilleux. Une personne comme moi dans une telle situation, aurait dû paniquer ou être effrayée. Mais, je perdis le contrôle de mon corps. Les autres formes devenaient des fantômes. Des gens dansaient dans l'air tout en jouissant de la musique. Leurs yeux dévisageaient l'autre, soudain envahi par ces regards, envouté par cet adversaire inconnu, pris par le rythme de cette musique captivante. Des morts, des fantômes, des âmes, des hallucinations... ? Aucune idée. La pensée devenait muette. La logique était en pause, c'était plutôt l'irrationnel qui prenait sorte de sensation prodigieuse qui oblige l'esprit à s'émerveiller et à se délecter.

La musique s'arrêta, mes yeux s'ouvrirent, je quittais ce moment magique. Tout redevint comme avant, les formes s'évanouirent, mes pieds s'ancrèrent dans le sol.-Le monde réel reprit sa place. Je retrouvai le chemin de ma maison.

Ce n'était pas un rêve, on ne peut pas rêver le même rêve chaque nuit sans arrêt. Jour après jour, je restais jusqu'à que la nuit tombe pour revivre l'expérience. J'ai eu la tentation de la raconter à mes parents, j'ai préféré me taire. C'était mon secret extraordinaire ! »

Elle se demandait si un jour elle l'avait vu parmi eux. Peut-être avait-elle été informée de son départ ? L'avait-elle vu pour lui signaler qu'elle continuerait toute seule ? Non, il n'est pas parti, il reviendra. Il lui a promis.

Mais deux ans ont passées, il n'est pas revenu.

Elle était assise, par terre, dans sa chambre. Le sol était jonché de stylos, de journaux, de feuilles emplies, de messages, de récits, de poèmes, de dessins. Elle voulait le faire revenir, juste une dernière fois. Son cœur était lourd dans son souffle ralenti. Ce sont des secondes prononcées, des mots respirés qui sortirent à peine de sa bouche. Avec douceur et harmonie, elle se mit à chanter :

*Reprends-moi dans un regard  
Revenant à des moments et revoir,  
Non le temps qui existe maintenant,  
Mais plutôt ce qui existait avant...*

Son corps se relâchait, son cœur s'apaisait, un sourire se dessina sur son visage. Elle ne résistait plus, elle ne voulait plus être là, elle voulait le revoir, danser dans ses bras, suspendue dans les airs, dans l'infini.

*Reprends-moi dans le silence,  
Moi qui suis un cas d'urgence,  
Viens ici et chuchote,  
Viens m'isoler dans ta grotte*

---

Imaginons deux allumettes. Plantées dans la cire d'une bougie, les deux s'allument. Chacune est représentative. La première se consume pendant quelque temps. Puis s'éteint brusquement. L'autre, encore en feu, continue de brûler. Elle brûle, s'inclinant sur la première. Celle-ci dure plus longtemps. Cependant, elle s'épuise. Mais, avant qu'elle ne s'éteigne, à la dernière lueur de son feu, elle transmet sa flamme à la bougie qui à son tour leur redonne vie.

Non ! ...tu reviens, tu ne partiras nulle part. Cela n'est pas la fin. Hélas, elle appartient aux « chanceux », elle l'avait prédit. Une destinée qui conduit à des départs et des retours.

*Souvenir, souvenir, aide-moi  
À surmonter les moments d'effroi.  
Souvenir, souvenir pars de ma vue,  
Le courage m'a déjà secouru !*

Désespérée, elle se rend au parc. Son cœur pleure. Le désespoir disparaît, le chagrin s'apaise. Elle est prête à accepter. Mais tout s'altère brusquement. Comme promis. Ce fut comme une apparition : elle était assise, au milieu du banc, toute seule ; ou du moins il ne distingua personne, dans l'éblouissement que lui envoyèrent ses yeux !

*Fin*